

**Histoire d'Arlon**, par G. F. PRAT, secrétaire Conservateur de l'Institut Archéologie de la province du Luxembourg. Arlon, chez Brück. 1872. (Avec un Atlas de planches).

Le touriste qui parcourt l'extrémité méridionale de notre pays, formée de hauts plateaux et de vastes ondulations, lorsqu'il explore des yeux l'horizon, aperçoit tout au loin un clocher qu'on peut, par un temps serein, découvrir à une distance de 8 à 9 lieues. C'est la tour de l'église d'Arlon.

Située sur les deux flancs d'une des plus hautes éminences de l'Ardenne, la ville d'Arlon est dominée elle-même par cette humble mais gracieuse église de Saint-Donat et par les tilleuls séculaires qui l'entourent. Dans la cour de cette église, de quelque côté que l'on jette les yeux, on voit se dérouler un horizon sans fin, qui offre d'une part toute la majestueuse sévérité des plaines de l'Ardenne, de l'autre toute la richesse et toute la variété pittoresque des vallées de la Moselle. Audessous de l'église, les maisons et les monuments tout récents de la ville s'alignent en amphithéâtre sur la colline. Tout au fond, dans les prairies, naît la Semois qui se dirige vers l'ouest, du côté de la Meuse, et, à cent mètres de la Semois, et séparé d'elle par un talus de peu d'élévation, on voit sourdre des ruisseaux qui vont grossir des sous-affluents de la Moselle, en sorte qu'Arlon se trouve sur la ligne de faite qui sépare les bassins de la Meuse et du Rhin.

Cette vieille et intéressante ville, qui peut disputer à Tongres et à Tournai la palme de l'antiquité, et qui, depuis deux mille ans ou plus peut-être, a traversé tant de vicissitudes, n'avait pas eu d'historien jusqu'à présent. Il est vrai que les érudits des siècles passés, les Bertels, les Wiltheim, les Bertholet, d'autres encore, s'en étaient occupés avec soin, mais une histoire particulière était toujours à écrire, et le livre de M. Prat est donc une œuvre de science et de patriotisme à la fois. L'auteur n'y a mis la main qu'après de longues et consciencieuses études préparatoires, et certes il ne fallait pas moins qu'un grand courage et une grande patience pour aborder un sujet aussi difficile que le sien. Il se heurtait, dès l'abord, à une difficulté que ne rencontrent pas, d'ordinaire, les historiens locaux : les archives, ces éléments principaux et, pour ainsi dire, indispensables de toute œuvre historique, font ici défaut : les nombreux désastres, éprouvés par la ville d'Arlon, surtout le grand incendie de 1785, les ont totalement détruites. C'est donc, si je puis ainsi parler, aux documents de second ordre qu'il fallait avoir recours pour traiter toute la période postérieure à la domination romaine : quant aux premiers siècles, Arlon présente, en revanche, une richesse de matériaux incomparable : je veux parler de ce nombre prodigieux d'antiquités que, tous les jours encore, la pioche des travailleurs extrait de son sol. Nulle part en Belgique, pas même à Tongres, on n'en a dé-

couvert tant ; nulle part, la postérité n'a eu si souvent l'occasion d'admirer avec effroi la grandeur romaine :

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.

Ici, comme le dit fort bien l'auteur, *l'histoire du pays devait sortir presque tout entière du sol*. On doit savoir de la reconnaissance au hardi mineur qui a exhumé tant de trésors, dont une partie était entièrement ignorée avant lui, et dont l'autre n'était pas moins profondément enterrée dans les ouvrages des frères Wiltheim, où les érudits seuls vont puiser de nos jours.

L'ouvrage de M. Prat étant toujours en voie de publication, je ne saurais, dès à présent, en donner une analyse complète : je me contenterai d'indiquer sommairement le contenu des cinq premiers chapitres, consacrés exclusivement à la période romaine. Et d'abord, quelques mots sur la manière dont le livre est conçu.

Étant le premier qui ait traité ce sujet, l'auteur pouvait choisir entre deux méthodes : l'une, purement scientifique, et qui consistait à discuter point par point chaque fait, à peser chaque assertion de ses prédécesseurs et à prouver chacune des siennes ; l'autre, plus littéraire, qui consistait à tout sacrifier à l'intérêt de l'exposition et du récit, à reléguer la discussion au second plan, à faire œuvre d'art autant qu'œuvre de science. Entre ces deux méthodes, que j'appellerai la *méthode critique* et la *méthode narrative*, il y avait certes lieu d'hésiter, et pourtant je ne puis que féliciter l'auteur d'avoir résolument adopté la première, et d'avoir compris que dans le cas donné, il ne pouvait en adopter d'autre. Cela diminuera le nombre des lecteurs, je le veux bien, mais cela rehaussera la valeur du livre, qui, avant tout, devait déblayer le terrain historique, quelque pénible et peu attrayante que peut être cette besogne.

En premier lieu se présentait la fameuse question de l'étymologie. Arlon, *Ara lunae* (autel de la lune) disait la tradition, parceque primitivement on adorait la lune sur la colline de St Donat. La chose était parfaitement admissible : tout le monde sait que la lune était l'objet d'un culte dans beaucoup de localités de notre pays, et nous voyons dans Saint Grégoire de Tours qu'au 6<sup>e</sup> S. de notre ère elle y avait encore des adorateurs. Bien plus, les partisans de la tradition invoquaient à l'appui de leurs dires une pierre qui devait avoir servi de base à l'autel de la lune, et qui fut détruite lors de l'invasion des Barbares en 1792.

Mais la pierre ne prouvait absolument rien : Wiltheim et Bertholet ont donné une explication tout autre des figures qui y étaient tracées ; quant à l'étymologie d'Arlon, loin qu'il fallût la chercher dans *Ara lunae*, elle devait se trouver dans *Orolaunum*, seul nom authentique de la ville pendant les premiers siècles, et dérivé probablement de deux vocables celtiques qui signifiaient *hauteur boisée*. Cela ne fait plus de doute aujourd'hui : il en fut tout autrement lorsque, au siècle passé, le P. Bertholet

s'avisait de défendre une opinion aussi révolutionnaire. *Le magistrat d'Arlon*, comme on disait alors, crut son honneur en cause, et confia la défense de la tradition à un capucin de la ville, le P. Bonaventure. Ce fut une querelle des plus désopilantes, mais qui s'envenima bientôt et dégénéra en une guerre personnelle, et même d'ordre à ordre : « *la lutte*, comme dit l'auteur, *était du jésuite au capucin*. Il faut lire dans M. Prat tout cet épisode, l'un des plus amusants que présente l'histoire des lettres en Belgique.

Une autre question, non moins épineuse mais plus importante, était celle de l'antiquité d'Arlon : ici encore, la tradition remontait d'un coup jusqu'à Abraham ! Sans aller aussi loin, il est permis d'admettre, avec l'auteur, l'existence d'Arlon quand vinrent les Romains, quoiqu'il ne soit guère possible que de s'appuyer sur des conjectures. En effet, le premier document authentique où il soit parlé d'Orolaunum est l'*Itinéraire d'Antonin*, du 5<sup>e</sup> S., qui en fait un *vicus* situé sur la route de Rheims à Trèves, entre Epoissus (Yvoix) et Andethanna (Echternach ou plutôt Anwen). L'auteur établit fort bien qu'il ne faut pas se méprendre sur ce nom de *vicus*, et qu'Arlon était, après la métropole, l'endroit le plus important de toute la *civitas* de Trèves. C'est ce que prouvent les innombrables constructions romaines dont on a retrouvé des débris, non-seulement à Arlon même, mais dans ses environs, à Lischert, à Freylange, sur le Hirtzenberg, etc. « *Aucune localité dans les Gaules, dans les deux Belges et les Germanies, ne peut lutter avec Arlon pour le nombre et la beauté des monuments privés.* » (P. 47) Et il fait mieux que de le dire : il le prouve par l'inspection des antiquités décrites dans le *Luxemburgum Romanum* d'Al. Wiltheim, et de celles qui se trouvent encore aujourd'hui conservées au Musée archéologique d'Arlon. Il y a amplement à glaner pour les antiquaires dans ce 4<sup>e</sup> chapitre : un grand nombre de monuments de tout genre y sont décrits pour la première fois, et un bel atlas joint à l'ouvrage les met sous les yeux du lecteur. L'auteur, naturellement, ne pouvait pas avoir et n'a pas eu non plus la prétention de les expliquer tous : plusieurs, non déchiffrés jusqu'à présent, attendent encore l'investigateur patient qui leur arrachera leur dernier mot. Toute la vie romaine, la vie privée surtout, se retrouve peinte sur ces antiques débris souvent mutilés par une maladresse ignorante ou par une malveillance barbare (\*). Les fiançailles, la mort et les cérémonies du testament, l'école, le labour, l'atelier, la chasse, la na-

(\*) A la page 115, décrivant une pierre tumulaire qui représente une danseuse portant des cymbales, l'auteur a mis une note que je crois devoir reproduire :

« Des soldats belges, en décembre 1870, occupant le poste du palais de justice, se sont introduits dans les caveaux représentant les pierres

vigation, y sont représentés et souvent la sculpture de ces monuments est excellente et dénote la main d'un maître. La poésie, ici comme partout, vient plus d'une fois animer ces monuments et les revêtir d'un charme ineffable. Telle est cette pierre tombale élevée à la mémoire d'un enfant. De chaque côté de la pierre est représenté un jeune homme ; le premier porte un enfant qu'il regarde en face et qui a une couronne de fleurs ; l'autre porte sur ses épaules un enfant qui lui tourne le dos, et qu'il regarde par derrière ; symbole éloquent de la naissance et de la mort ! Entre les deux figures se lit cette épithaphe d'une poignante simplicité :

Ave, Sexti Jucunde !  
Vale, Sexti Jucunde !

Le temps de dire *bonjour*, *au revoir*, et c'en est fait de nous ! Cette idée se lit plus d'une fois sur les monuments funèbres d'Arlon :

Ave, Viator !  
Vale, Viator !

Quand on a parcouru ce long et intéressant catalogue des antiquités d'Arlon, quand on réfléchit que chaque jour, pour ainsi dire, de nouvelles trouvailles viennent s'ajouter aux anciennes, et que, comme le dit l'auteur, *on a extrait du sol arlonnais une mythologie tout entière*, (p. 50) quand on se figure ce que devait être cette localité si riche en œuvres d'art de toute espèce, on ne peut plus s'empêcher d'admettre sa conclusion, à savoir qu'Arlon a dû être une localité importante sous les Romains, et on comprend l'enthousiasme de Wiltheim s'écriant :

« Maintenant, entrez en imagination dans le *vicus Orolaunum*. Quelle active circulation ! quelle splendeur ! Et parmi ses habitants, que de gens éminents par leurs richesses et leurs dignités, et qui peuvent s'ériger des Mausolées ! (*digna Mausoleis capita*). Que l'on contemple seulement les monuments dont il reste encore des traces ! On arrivera à ce résultat qu'après les *cités* de la Belgique Première : Trèves, Metz, Toul, Verdun, aucune ville et aucun bourg n'égalait la splendeur et la magnificence d'Arlon. »

» monumentales du Musée d'Arlon, et, à coups de sabre, ont détruit les cymbales de notre danseuse, c'est-à-dire ce qui la caractérisait tout particulièrement ; ils ont de plus endommagé les seins et d'autres parties du corps. Cette mutilation ne fait guère honneur à notre armée. Les Vandales ! Ils ont encore endommagé d'autres figures ; de petites têtes de femmes, séparées du corps et très-bien sculptées, ont également disparu ; c'étaient des fragments pleins d'intérêt. »

Je m'arrête ici : je crois en avoir assez dit pour faire comprendre l'importance et l'intérêt de l'ouvrage. Les livraisons suivantes seront consacrées à l'histoire d'Arlon depuis les Romains, à la formation du marquisat et à ses destinées successives jusqu'à nos jours. Quoiqu'il ne soit possible de juger un livre que lorsqu'il est achevé, je n'ai pas voulu résister au plaisir de souhaiter la bienvenue, dans le monde littéraire, à cette publication sérieuse et intelligente, qui honorera à la fois son auteur et la ville qui en est l'objet. Enfant d'Arlon moi-même, je remercie M. Prat de nous avoir, le premier, donné une histoire de cette ville si intéressante et si peu connue. Il a ouvert la voie : je lui souhaite d'aller jusqu'au bout, avec la même ardeur et le même succès.

GODEFROID KURTH.

- 1° **Keus van Dicht- en Prozastukken**, *verzameld door J. VAN BEERS, ten gebruike van middelbaar, normaal en meer gevorderd lager onderwijs*. Arnhem en Brussel. (Fr. 3-00.)
- 2° **Nederlandsch Leesboek**, *proza en poëzij der beste nederlandsche schrijvers, ten gebruike van middelbaar en lager onderwijs, verzameld en voorzien met eene schets van de geschiedenis onzer letterkunde*, door G. D. MINNAERT. Leiden en Gent. (Fr. 1-75.) Ouvrage adopté par le Conseil de perfectionnement.

Nous croyons faire chose utile en signalant aux lecteurs de la *Revue* les deux chrestomathies flamandes dont le titre précède. Elles ont paru dans le courant de l'année et sont en train de faire rapidement leur chemin dans le monde scolaire. Ce sont deux recueils composés par des hommes de goût et — ce qui ne gâte rien — fort compétents en matière d'enseignement.

Ce qui surtout y frappe, c'est la juste proportion observée par les auteurs dans les emprunts qu'ils font aux écrivains flamands et aux écrivains hollandais. En général, les chrestomathies de ce genre sont exclusives; lorsqu'elles sont faites en Belgique, on y trouve trop d'extraits d'auteurs flamands; quand elles nous viennent de Hollande, elles contiennent un choix complet de morceaux hollandais, mais la littérature flamande y est négligée ou même entièrement sacrifiée.

MM. Van Beers et Minnaert ont soigneusement évité cet écueil; quoique flamands tous les deux, ils ont fait une large et — disons-le — une juste part aux extraits hollandais; en même temps, ils présentent au lecteur un choix excellent de morceaux flamands. Ils embrassent par là, dans leurs recueils, les deux éléments de la littérature néerlandaise. De plus, les bons auteurs modernes, qui ont tout naturellement le privilège d'intéresser l'élève plus que leurs devanciers du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle,